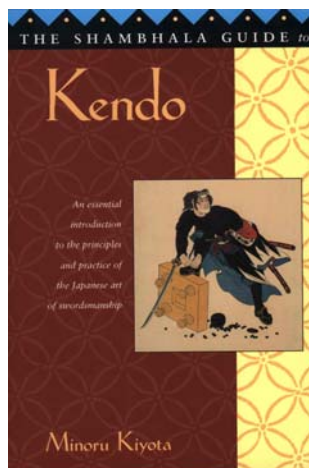


## Critique du livre d'Inazô Nitobe *Bushido : The Soul of Japan*<sup>1</sup>

**Minoru Kiyota** est titulaire de la chaire d'études bouddhistes et directrice de recherches à l'Université du Wisconsin Madison. Elle enseigne le kendo dans le cadre des cursus universitaires.

Son ouvrage est une analyse vraiment fascinante sur la façon dont le développement du bouddhisme a influencé deux des plus importantes écoles de sabre.



Il y a plusieurs dizaines d'années, alors que je n'étais encore qu'une adolescente, j'ai trouvé dans une bibliothèque publique de San Francisco le livre de Nitobe Inazô : *Bushido : The Soul of Japan* (publié en 1900). A cette époque, comme je connaissais déjà bien le kendo, j'en fus profondément émue et je le relu plusieurs fois de bout en bout. Une relecture plus récente m'a conduite à envisager les qualités et les défauts de ce livre sous une perspective plus large. Pour les comprendre, il est utile de connaître un peu la vie de l'auteur.

Nitobe est né en 1862 (six ans avant que le Japon ne devienne un état moderne). Il était le troisième fils d'une éminente famille de samouraïs du clan Morioka dans le nord du Japon. Son père est mort alors qu'il n'avait que six ans et c'est sa mère qui l'éleva jusqu'à l'âge de neuf ans. Il fut alors adopté par son oncle, Ota Tokitoshi, qui vivait à Tokyo. (C'est à lui que Nitobe dédia son livre.)

En phase avec l'esprit intellectualiste de l'époque, son oncle le persuada de commencer l'anglais à l'âge de 10 ans. A quinze ans, il entra à l'école agricole de Sapporo, qui deviendra l'Université de Hokkaido, où il étudia aux côtés d'Uchimura Kanzo et consorts, qui allaient devenir des intellectuels chrétiens japonais de premier ordre, et où il fit la connaissance de William S. Clark (1826-86).

Clark était américain, né au Massachusetts, diplômé d'Amherst College et fervent chrétien. Elevé au rang de colonel pendant la Guerre de Sécession, il fut nommé président de l'université du Massachusetts en 1867. En 1876, il fut invité au Japon pour aider au développement de Hokkaido, alors territoire frontalier. Il fut chargé de la planification des programmes scolaires de l'école agricole de Sapporo et pour ce faire s'inspira du modèle de l'université du Massachusetts. Il resta à l'école pendant neuf mois, enseignant l'agriculture, la botanique, l'anglais et organisant des lectures de la Bible chez lui. C'était un homme à la discipline stricte, qui avait érigé la morale chrétienne comme principe de vie et qui avait interdit toute forme de drogue sur le campus. Il resta peu de temps mais il parvint malgré tout à convertir de nombreux jeunes étudiants japonais au christianisme. La maxime qu'il répétait sans cesse, « Jeune gens, soyez ambitieux ! » fit écho dans tout le Japon, stimulant les espoirs et les aspirations de nombreux jeunes hommes au moment où le Japon se lançait dans un ambitieux programme de modernisation. Clark laissa une marque indélébile dans l'esprit de Nitobe.

Nitobe poursuivit ses études à l'Université Impériale de Tokyo, à l'Université Johns Hopkins et en Allemagne. En 1890, il obtint son doctorat à l'Université de Halle. L'année suivante il épousa Mary P. Elkington, une quaker de Philadelphie qui allait devenir son éternelle assistante dans la publication de son livre et de ses essais en anglais. Nitobe revint au Japon en 1891 et enseigna à l'Université Impériale de Hokkaido, puis à l'Université Impériale de Kyoto et enfin à l'Université Impériale de Tokyo. C'était un fervent chrétien, un éducateur et un homme qui mit tout en oeuvre pour améliorer la position du Japon dans le monde. Mais par dessus tout, sa culture samouraï et ses

<sup>1</sup> Traduit en français sous le titre *Bushido, l'âme du Japon*, Budo éditions, 2000

## Inazô Nitobe



convictions chrétiennes le destinaient à incarner le lien entre le Japon et l'Occident. Son livre, *Bushido : The Soul of Japan*, illustre ce sentiment de destin impérieux. Il marqua profondément Théodore Roosevelt, surtout après que ce dernier fut témoin de la bravoure avec laquelle le Japon, une puissance émergente mineure, vainquit la plus grande puissance terrestre de l'époque lors de la Guerre russo-japonaise de 1904-1905. On raconte que Roosevelt alla jusqu'à en acheter un grand nombre d'exemplaires qu'il distribua à ces amis du Congrès. Le livre est une synthèse des deux mondes de Nitobe, où sa culture samouraï et son éducation confucéenne, l'influence militaire de Clark et son éducation chrétienne, se fondent sans difficulté apparente. Il ne voit aucune contradiction entre *bushido* et chrétienté.

Il est évident que la réalisation d'une telle synthèse importait personnellement à Nitobe. Après des années d'étude aux Etats-Unis et en Europe, il allait devenir un personnage renommé de dimension internationale. Mais cette implication portait en elle un besoin de clarifier sa propre identité. Les Affaires étrangères étaient dominées à cette époque par les Européens et les Américains. La fois chrétienne de Nitobe ainsi que sa connaissance de la civilisation occidentale ne pouvaient pas constituer pour lui une identité claire. *Bushido* ne fut pas, bien sûr, la seule œuvre conçue pour faire connaître le Japon en Occident, mais ce fut aussi un moyen pour Nitobe de retrouver le côté japonais de sa propre identité, de se réconcilier avec et de le présenter à l'Occident. C'est probablement pour cette raison qu'il semble parfois s'excuser auprès de ces amis chrétiens : « Si mes allusions aux sujets touchant la religion et les religieux peuvent être mal perçues, j'ai foi que mon attitude envers la Chrétienté elle-même ne sera pas remise en question. »

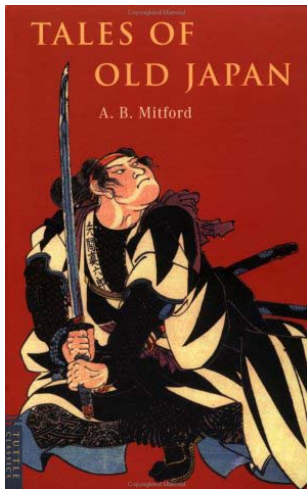
Mais Nitobe a vécu trop longtemps. Dans les années 1920, quand il fut nommé sous-secrétaire général de la Société des Nations, les relations entre le Japon et les Etats-Unis étaient déjà orageuses. En 1931, le Japon se lança dans un programme d'expansion militaire en Manchourie. Le *bushido* fut alors identifié au militarisme et au nationalisme. Dans l'esprit des Occidentaux, ce n'était plus le *bushido* que Nitobe avait incarné.

L'œuvre de Nitobe, rédigée dans un excellent anglais victorien, est un groupement d'essais courts, arrangés un peu au hasard dans lesquels il compare les vertus du *bushido* avec leurs équivalents européens. Cela exige une ingéniosité considérable et n'aurait pu être réalisé que par quelqu'un qui, à l'instar de Nitobe, maîtrisait l'histoire, la religion, la littérature et la philosophie de l'Europe. Les thèmes abordés dans ces essais sont le système éthique du samouraï, le courage, la bienveillance, l'honneur et la maîtrise de soi (des vertus qui s'articulent évidemment dans bien d'autres cultures). Les thèmes spécifiques au samouraï sont toutefois abordés dans la douzième partie, "*The Institutions of Suicide and Redress*" et dans la treizième, "*The Sword, the Soul of the Samurai*." Ces deux thèmes sont liés et méritent notre attention, surtout sachant que les épisodes que nous avons déjà évoqués traitent du suicide rituel (*seppuku*). En outre, ces deux thèmes ont été retenus pour illustrer les erreurs de Nitobe que je détaillerai ultérieurement dans mes commentaires.

Lorsqu'il décrit le *seppuku*, Nitobe utilise des scènes marquantes tirées du livre de contes de Mitford, *Tales of Old Japan*. Voici un résumé des deux incidents relatés dans cette œuvre :

Plusieurs années avant la Restauration Meiji, un seigneur féodal marchait dans Kobé accompagné des ses suivants. Deux Anglais montés sur des chevaux coupèrent la route au petit groupe. Taki Zenzaburo, loyal samouraï au service du seigneur, ordonna à ses hommes de faire feu, ce qui était autorisé par la loi

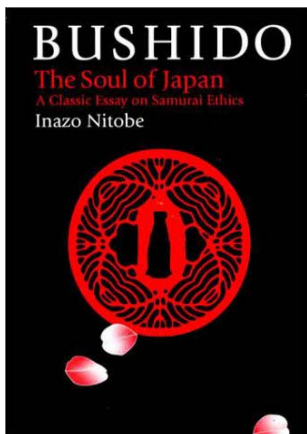




de l'époque. Les deux Anglais furent tués. La diplomatie britannique protesta énergiquement. Afin d'éviter une guerre, le gouvernement japonais condamna Taki et lui ordonna de commettre le *seppuku* devant deux officiels japonais et sept officiels anglais. Taki se présenta sur le lieu du *seppuku*, un temple bouddhiste, s'inclina devant les officiels des deux pays, reconnut sa « culpabilité » et procéda calmement au *seppuku*. Derrière lui se tenait le *kaishaku-nin*, pas un bourreau, mais un ami de Taki. Celui-ci décapita Taki une fois le *seppuku* accompli, en signe de *coup de grace*.<sup>2</sup>

On peut comparer ce compte-rendu solennel avec un autre récit, également tiré du livre de Mitford et cité par Nitobe, mais encore plus poignant de part la tendresse qui émane des contraintes du devoir et qui révèle la force du code samouraï même chez l'enfant. Cette histoire, apparemment basée sur un fait réel, tourne autour de deux frères, Sakon, 24 ans, et Naiki, 17 ans, qui tentèrent d'assassiner Tokugawa Ieyasu pour venger leur père. Leur entreprise échoua. Ils furent capturés et condamnés à commettre le *seppuku* avec leur frère cadet, Hachimaro, qui n'avait que 8 ans. Une fois assis, les aînés demandèrent au plus jeune passer en premier. Hachimaro répondit que comme il n'avait encore jamais vu de *seppuku* il préférerait que ses frères passent avant lui. Ainsi, il saurait comme il convenait de procéder. On pleura devant le calme du frère cadet face à la mort. Alors les frères commencèrent, suivis bientôt par Hachimaro.

Bien que les exemples de suicide rituel présentés ici puissent paraître particulièrement atroces, ce sont des preuves dramatiques de la sérénité du samouraï face à la mort et de la valeur qu'il accorde à son honneur personnel, qui transcende la mort comme le souligne Nitobe. C'est vrai. Mais en juger selon des critères éthiques occidentaux, comme le fit Nitobe, c'est ignorer les circonstances historiques d'où cette tradition a émergé. Donc, de ce point de vue, d'autres questions se posent : pourquoi les samouraïs commettaient-ils ce suicide rituel avec un sabre, et pourquoi ce genre de suicide diffère-t-il dans la forme et dans le contexte de ce qui se pratiquait en Occident ?



Le terme occidental sabre peut être rendu par *katana* ou *ken*, qu'on retrouve dans kendo. Mais les termes japonais ont des connotations assez différentes. *Ken* n'est pas uniquement un objet physique, un outil de combat, c'est aussi un symbole du sacré, une extension de « l'âme », pour emprunter l'expression de Nitobe. (J'emploie le terme *âme* dans son acception métaphysique classique. Après tout, le bouddhisme ne croit pas à l'existence de l'âme.) La façon dont les termes *sabre* et *ken* sont interprétés est symbolique de la différence entre les représentations mentales occidentales et japonaises. La première est analytique, différenciant le sabre et l'homme. La seconde est synthétique, fusionnant les deux. Bien sûr dans les arts occidentaux, comme la musique, la peinture ou autre, l'artiste et son instrument opèrent également une sorte de fusion. Mais le samouraï portait ce concept de fusion jusqu'à et par delà de la mort. Quelle est donc la raison implicite d'une telle fusion et d'une telle synthèse chez le samouraï ?

Le samouraï s'entraînait pour se défendre et pour tuer ses adversaires avec son sabre. Pour ce faire, il devait réaliser la fusion du corps et de l'esprit mais aussi de l'homme et du sabre. C'est à dire qu'il fallait que son sabre devienne partie intégrante de son corps (en fait une partie de son âme). En outre, il connaissait la qualité de son sabre. Les sabres japonais sont réputés dans le monde entier pour leur esthétique et leur excellence fonctionnelle. Ils n'étaient pas produits

---

<sup>2</sup> en français dans le texte

en masse (sauf ceux fabriqués pendant la Seconde guerre mondiale), mais forgés un à un, à la main, lors d'un rituel intense de trempage de l'acier qui durait de longues heures. Celui qui s'entraîne au maniement du sabre, celui qui sait apprécier la qualité de son sabre, celui-là est possédé par le sabre. Celui qui est possédé par le sabre n'a pas peur du sabre. De ce point de vue, le *seppuku* témoigne de l'ultime fusion du corps et de l'âme. Le sabre est l'agent de cette fusion. Le samouraï tient son sabre avec respect, c'est un objet intime qu'il ne craint pas lors du *seppuku*.

Ainsi, les erreurs de Nitobe résident dans le fait qu'il n'a pas replacé le *bushido* dans son contexte historique et culturel et qu'il a choisi de le justifier en faisant des parallèles entre ses vertus et celles de l'Europe médiévale. Evaluer un code de conduite oriental sur des critères occidentaux est, bien entendu, l'erreur classique de son époque.

Extrait de  
*The Shambala Guide to Kendo*  
(p.99-104)  
de **Minoru Kiyota**  
© 1995, 2002

Trad. **Manu Wietzel** (07/2004)